

LE CHRIST THÉRAPEUTE

Dès le début de son *Évangile Marc présente Jésus comme thérapeute. Il concentre dans une extrême concision, en un chapitre, trois guérisons : celle d'un possédé, d'une femme fiévreuse et d'un lépreux.*

LE PREMIER acte de guérison se situe dans une synagogue à Capharnaüm. Le second dans le lieu de l'intime : la maison de Simon et le dernier hors de la ville. Remarquons que Jésus va être confronté d'abord au plus obscur, ce qui est masqué, enfoui au tréfonds de l'inconscient : la possession. Ensuite nous le voyons toucher le corps de chair pris dans la fièvre, lieu de nos pulsions de vie et de mort. Le toucher du Christ sans aucune parole, est déjà guérison : « *S'approchant, il se leva et prenant par la main, Mc 1,31* ». Quant à cette rencontre, dans les lieux désertiques du lépreux, Jésus va soigner la peau :

La guérison n'est pas magique, au contraire, cette rencontre de Jésus provoque de multiples résistances.

tous nos premiers liens d'attachement se tissent par le toucher de la peau ; en leurs absences nous risquons de divaguer au cours de nos vies entières dans des lieux désertiques et solitaires...

Revenons sur l'acte thérapeutique de Jésus avec le possédé de la synagogue à Capharnaüm. La guérison n'est pas magique, au contraire, cette rencontre de Jésus provoque de multiples résistances. L'homme possédé se met

à crier avant même que Jésus lui parle. De par sa simple présence, viennent au jour des souffrances et des angoisses les plus cachées : la peur de la mort. Dans ses hurlements : « *Que nous veux-tu Jésus de Nazareth, es-tu venu pour nous perdre ?* » nous entendons des cris d'abandon. Dans ce premier temps de la guérison Jésus ne répond pas à ce qu'il attendait, mais sa simple présence d'homme, sans haine ni vengeance, révèle la racine même de son mal être : la peur d'une perte de soi déchaînée de folles et hurlantes puissances démoniaques.

redonner une dignité

L'acte thérapeutique de Jésus est de prendre sur lui, par un contre transfert, cette part haïssable du malade pour qu'il expulse hors de lui cette aliénation mortifère. Nous voyons Jésus s'adresser à la part aliénée de l'homme, il la fait sortir hors de lui, pour qu'elle ne parle plus en son nom. « *Silence, sors de cet homme. L'esprit mauvais le secoue avec violence et sortit hors de lui en poussant de*



grands cris ». Nous ne trouvons dans cette parole aucune condamnation du malade, mais un relèvement, un appel à retrouver sa pleine dignité d'homme.

La thérapie de Jésus, parce qu'elle réalise, introduit le trouble. Elle provoque de multiples résistances dans son auditoire, car elle bouscule les évidences acquises. Il touche aux frontières qui nous rassurent car si les fous ne demeurent plus en leur folie, où allons-nous ?

Mais c'est surtout au chapitre suivant que nous voyons les adversaires de Jésus se dévoiler progressivement car son acte thérapeutique met au jour dans une clarté fulgurante l'image de leur Dieu pervers. Celui qui permet de justifier la cause du mal et laisse l'homme macérer dans le poison des sombres culpabilités. Car il existe bel et bien une croyance religieuse qui conduit l'homme à la damnation parce qu'elle permet de justifier une ritualité névrotique sur cette aberrante croyance : la maladie est une punition divine. Elle permet de perpétuer les exclusions et d'isoler pour tuer à petit feu les fautifs. De ce commerce religieux se réclament les courants les plus intégristes. Cette funeste croyance n'a rien à voir avec la beauté thérapeutique du Christ. Il n'est pas venu pour inventer nos enfers, ni pour les nier, mais il y est descendu lui-même pour que plus personne n'y sombre, lorsqu'il invoque désespérément, une obscure divinité dont il nous a définitivement libérés.